

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (1992)
Heft:	3
Artikel:	La relation de l'ambassade d'Henri III au Grand Tamerlan
Autor:	López Estrada, Francisco
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870438

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RELATION DE L'AMBASSADE D'HENRI III AU GRAND TAMERLAN

L'Ambassade à Tamerlan est le récit d'une mission diplomatique que le roi Henri III de Castille envoya en 1403 à Timour Beg, khan de Samarkand. Se situant dans la lignée des relations de voyages en Orient initiée par Jean de Plan Carpin et Marco Polo, ce texte contient des informations historiques et ethnographiques intéressantes; c'est aussi un témoignage exceptionnel sur les moyens de transport, les grandes routes commerciales et la vie quotidienne des voyageurs à la fin du Moyen Age.

1. *Les livres de voyages au premier plan*

Le courant d'études sur les livres de voyages ne cesse de s'accroître dans l'histoire et la critique littéraires les plus récentes: je dirais même qu'elle les révolutionne. A titre d'exemple, en ce qui concerne mon travail académique, en octobre 1990 j'ai eu l'occasion de parler au sujet des livres de voyages du Moyen Age à l'Université de Valence; en novembre, à celle de Madrid, sur les livres de voyages dans la Renaissance espagnole; en juillet de cette année, j'ai donné un cycle de conférences sur l'exotisme des voyages à la chaire Raymond Lulle à Palma de Majorque; et finalement je suis ici, à l'Université de Lausanne, pour parler d'un livre de voyages qui m'occupe depuis presque cinquante ans.

Cette conférence a une signification. Dans l'histoire de la littérature, nous enregistrons successivement des incursions éditoriales et critiques sur divers aspects de ce qui constitue, dans son ensemble, l'héritage total d'une littérature. Chaque époque met en évidence les auteurs, les œuvres et les genres qui exercent sur

elle une attraction que nous ne devons pas négliger, car elle est une donnée importante pour le diagnostic culturel. Dans notre cas, nous constatons qu'au début de la dernière décennie du XX^e siècle, on manifeste un intérêt croissant pour les livres de voyages.

D'abord, il faut noter que les livres de voyages constituent un ensemble qui, jusqu'à très récemment, était rattaché plutôt au domaine historique qu'au domaine littéraire. Même en Histoire, ils apparaissaient à la fin des livres qui servaient à documenter les voyages à travers les divers pays, au même titre que les chroniques locales, les biographies et les mémoires. Ils étaient une source complémentaire de données, utiles pour vérifier en marge le corps d'une exposition historique¹. Les historiens anglais surtout leur ont voué une préférence particulière, en les traduisant dans leur langue en de magistrales collections qui réunissaient un large éventail de livres de ce genre. Le voyage des Castillans à la cour de Tamerlan a été publié par la Hakluyt Society en 1859, traduit une fois par C. R. Markham², et une deuxième fois par G. Le Strange, dans la collection *The Broadway Travellers*³. Ces versions répondent au goût anglais pour de tels livres, goût propre à l'idiosyncrasie insulaire britannique, toujours prête à se pencher hors des îles, d'autant plus si cela se fait à travers un livre soigné.

Outre ces versions anglaises, il y en a eu d'autres en d'autres langues; l'intérêt pour ces voyages (avec leurs déplacements dans les deux sens: de l'Europe vers l'Orient, et de l'Orient vers l'Europe) était général à l'époque, car il y eut d'autres ambassades attestées par des documents. Le récit espagnol attribué à Clavijo est le plus long et le plus abondant en données sur la géographie, les personnages de l'histoire des lieux mentionnés, les coutumes, ainsi qu'en ce qui concerne ses références au commerce et à l'organisation politique. De ce fait, d'autres traductions du voyage castillan au royaume de Tamerlan répondent à

1. Pour le cas des royaumes médiévaux d'Espagne, voir Benito SÁNCHEZ ALONSO, *Historia de la historiografía española*, Madrid: CSIC, 1947, t. I. Les données sur les livres de voyages se trouvent disséminées dans différents chapitres, p. 200-4, 287-89 et 339-43.

2. *Life and Acts of the Great Tamerlane: Narrative of the Castilian Embassy to the Court Timur at Samarcand*, by Roy Gonsales de Clavijo, 1403-1406, tr. et notes C. R. Markham, Londres: Hakluyt Society, 1859.

3. *Clavijo, Embassy to Tamerlane. 1403-1406*, tr., intr. et notes G. Le Strange, Londres: Routledge and Sons, 1928.

des motifs d'ordre historique, liés aux données sur plusieurs pays d'Europe et d'Asie. C'est le cas de la traduction en russe de I. Sreznevski (1881)⁴, celle en turc de H. Riza⁵ et celle en persan de Masoud Rajabnia (1958)⁶. Plus récemment, L. Kehren (1990) a traduit en français la Relation castillane de l'Ambassade avec un ample prologue documenté, ainsi qu'avec d'excellentes illustrations⁷.

Ouvert à ce panorama si large et riche en informations, notre but sera de considérer le récit de cette ambassade comme un document «littéraire», soumis à une perspective critique, en suivant les études les plus récentes sur les livres de voyages en général et que nous appliquerons ici au cas qui nous occupe.

La nouveauté réside dans le fait que ces livres ont pénétré dans le domaine de la science littéraire, au fur et à mesure qu'ils ont commencé à être considérés comme des œuvres méritant une étude propre à la *création poétique*. Cette question de la création poétique ne doit pas nous effrayer, bien que le but spécifique des livres de voyages soit d'offrir les données d'une aventure humaine, celle du voyage. En qualité de documents, leur rédaction a néanmoins été guidée par une intention communicative que nous ne devons pas négliger: il existe une Poétique du livre de voyages, qui constitue un système de communication linguistique, objet d'études philologiques de caractère littéraire. Les études sur les genres de l'épique, du théâtre et de la lyrique possèdent une solide tradition depuis l'Antiquité, tradition à laquelle

4. *Ruy Gonzales de Clavijo, Itinéraire de l'Ambassade espagnole à Samarcande en 1404-1406*, tr. et notes I. Sreznevski, St-Petersbourg: Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences, 1881. On en a fait une réimpression: *The Spanish Embassy to Samarkand 1403-1406*, préambule I. Dujcev, Londres: Variorum Reprints, 1971.

5. *Timur Devrinde Kadis'ten Semerkand'a Seyahat*, 2 vol., tr. Ö. Riza Dogrul, (s. l.) [Ankara]: Kanaat Kitabevi (Ankara Kütüphanesi), (s. d.).

6. *Ruy Gonzales de Clavijo, Embassy to Tamerlane (1403-1406)*, Téhéran: BTNK, 1958; notice provenant de la version de L. Kehren, qui indique que son traducteur, M. Rajabnia, avait pris le texte de l'édition de Markham citée ci-dessus.

7. *La Route de Samarkand au temps de Tamerlan. Relation du voyage de l'Ambassade de Castille à la cour de Timour Beg par Ruy Gonzales de Clavijo. 1403-1406*, prologue, tr. et notes L. Kehren, Paris: Imprimerie Nationale, 1990. Les citations que je fais de l'*Ambassade* se réfèrent à cette édition, et les chiffres renvoient aux pages et lignes. Lucien KEHREN est aussi l'auteur d'un livre, *Tamerlan*, Paris: Payot (Histoire Payot), 1978, sur l'histoire de cet empereur oriental et de sa dynastie.

s'ajoutent les considérations sur les genres modernes, tels que le roman, l'essai, etc. De nos jours, dans le domaine des littératures nationales et comparées, nous assistons à l'établissement des conditions du genre des livres de voyages à travers des études d'ensemble, notamment celles spécifiques à des œuvres déterminées, tel que le cas qui nous intéresse ici. D'où le début de ces explorations à l'aide de techniques adéquates pour ces études: le livre de voyages devient document littéraire, il gagne en substantialité par lui-même et il élargit le domaine de nos études avec la formation d'un groupe ou «genre», si l'on peut l'appeler ainsi, au sein de chaque littérature et aussi dans le domaine des études comparées: simultanément, s'établit la théorie de la communication propre des faits impliqués: la narration des voyages⁸.

Ce n'est pas le moment de me référer aux motifs de cette curiosité à l'égard des livres de voyages, mais je dois tout de même les suggérer: dans cette fin de siècle, lorsque les communications ne sont plus qu'une question économique, quand le tourisme romantique de certains est devenu un épisode des vacances de foules, quand les images visuelles des pays voisins et lointains ne demandent d'autre effort que celui de recourir au cinéma, à la télévision ou à la vidéo, le coin bibliographique des livres de voyages anciens éveille la curiosité scientifique et avance dans la considération de l'histoire de la littérature. Ainsi nous répondons à une demande de notre époque: la perspective culturelle d'un homme de nos jours doit être universelle.

8. Sur ces questions en général, voir Jean RICHARD, *Les Récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout: Imprimerie Orientaliste, 1981; au sujet du domaine espagnol, Joaquín RUBIO TOVAR, *Libros españoles de viajes medievales*, Madrid: Taurus, 1986; Antonio REGALES SERNA, «Para una crítica de la categoría literatura de viajes», *Castilla*, 5 (1983), p. 63-85, et Miguel Ángel PÉREZ PRIEGO, «Estudio de los libros de viajes medievales», *Epos*, 1 (1984), p. 217-39. Plus loin, je citerai mes propres apports concernant l'*Ambassade à Tamerlan*. Les plus récentes histoires de la littérature espagnole comprennent un chapitre sur les livres de voyages: pour ne citer qu'un exemple, l'*Historia crítica de la literatura española*, Madrid: Taurus, 1991, vol. III, dans laquelle Fernando GÓMEZ REDONDO se réfère aux livres de voyages en leur donnant une entité à part.

2. *L'appel de l'Orient*

Le livre que je vais commenter appartient, du point de vue culturel, à un vaste courant qui, pendant le Haut Moyen Age, prétendait établir la conscience des relations entre les royaumes de l'Europe et les pays asiatiques; c'est un signe que l'Europe sortait de ses limites en allant à la rencontre de ces lieux lointains, tout en voulant les connaître à travers des livres qui devraient répandre ces nouvelles parmi les cosmographes, les commerçants et les curieux de tout type. C'étaient des gens éveillés qui participaient à un nouveau mode d'«humanité». Il s'agissait d'un humanisme de nature différente: s'il est vrai que le latin était encore la langue commune du clergé européen, les langues vernaculaires participaient déjà à l'écriture de ces livres de voyages. Ce sont des manifestations d'un humanisme qui ne provenait pas des livres (quoique parfois il s'en inspirait et s'en nourrissait), mais de l'expérience que des voyageurs transmettaient à leurs contemporains à travers une écriture qui, en somme, est littéraire. Dans le cours des événements de l'histoire qui faisait et défaisait des empires dans des laps de temps assez courts (indiens, moghols, chinois, arabes, turcs, etc.), cette volonté de relation subsista et obtint cette expression écrite; son résultat final fut le plus grand paradoxe imaginable: la découverte de l'Amérique. Dès les premières lignes du *Journal de Colomb*, on peut lire que l'expédition se fit, entre autres raisons, «après avoir soumis à vos Altesses un rapport sur la terre de l'Inde et sur un prince qui s'appelle le Grand Khan, (qui veut dire en notre vulgaire le Roi des Rois)»; et pour cela les Rois Catholiques «résolurent de m'envoyer, moi, Christophe Colomb, auxdites parties de l'Inde [...] et m'ordonnèrent aussi de ne pas me diriger vers l'Orient par terre, par où l'on fait d'ordinaire ce voyage, mais d'emprunter la route de l'Occident, par où jusqu'à ce jour nous n'avons aucun renseignement certain, qui prouve que quelqu'un d'autre y soit jamais allé⁹». Le livre qui m'occupe est le meilleur témoignage écrit d'un voyage par la voie d'Orient et constitue l'apport du Royaume de Castille au courant européen qui prétendait connaître ces pays lointains. Les voyageurs sui-

9. *Œuvres de Christophe Colomb*, tr. A. Cioranescu, Paris: Gallimard (NRF), 1961, p. 27.

virent la route commune et, tel que Colomb l'écrit, celle dont on avait l'habitude, pour diverses raisons. Le voyage se fit de 1403 à 1406, un peu moins d'un siècle avant le premier voyage de Colomb. L'homme qui dit être envoyé par le Roi Catholiques pour rencontrer le Grand Khan ne trouva pas ce qu'il espérait, mais le Nouveau Monde, inconnu des Européens. Et il put réaliser cela, parmi d'autres raisons, grâce à l'expérience accumulée par les récits d'autres voyageurs, recueillie à travers les royaumes d'Asie, changeants et divers mais en une certaine mesure connus, même dans une dimension du merveilleux. Sur cette base figurait l'empereur Alexandre et sa projection médiévale, une ombre prestigieuse qui avait incorporé une quantité énorme de récits, depuis l'Antiquité jusqu'à la littérature d'Occident¹⁰.

3. Le voyage des ambassadeurs castillans

La réalisation d'un voyage de cette espèce requiert une conjonction de circonstances de temps, de lieu et une situation politique et sociale que j'essaierai de décrire le plus brièvement possible¹¹. Henri III, de la Maison de Trastamare, né en 1379 de Jean I et de Léonor d'Aragon, régna de 1390 à 1406 et ne jouit pas d'une bonne réputation dans les livres d'histoire; il passa à la postérité avec le surnom de «Le Maladif» (*El Doliente*). Toutefois, de nouvelles études ont amélioré cette opinion générale, et il réapparaît comme un roi particulièrement attentif aux récits forains de son époque, sachant agir avec sagesse dans un sens moderne. Ainsi, les chroniques castillanes rapportent-elles la défaite des chrétiens du Roi Sigismond de Hongrie et des nobles français qui l'accompagnaient à Nicopolis (1396); les Turcs ou Ottomans de Bajazet I avaient donc le chemin libre vers l'Europe

10. La figure d'Alexandre est un élément central de la représentation de l'Orient au Moyen Age en Europe; voir George CARY, *The Medieval Alexander*, Cambridge: University Press, 1956. Il en existe une réédition de 1967. Voir aussi Chiara FRUGONI, *La fortuna di Alessandro Magno dall'Antichità al Medioevo*, Firenze: La Nuova Italia, 1978.

11. Je donne ici un résumé de ce que j'explique dans le prologue de mon édition de l'*Embajada a Tamorlán: Estudio y edición de un manuscrito del siglo XV*, Madrid: CSIC, 1943, où je publie le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

centrale, et cela représentait un danger collectif pour l'Occident chrétien. Survint une autre vague inattendue d'Asiatiques, les Moghols ou Scites, guidés par Tamerlan, empereur aventurier, attaquèrent l'armée turque par l'arrière-garde, depuis l'Orient, et la vainquirent en 1402 à Ankara. Ces événements, bien que se produisant loin de l'Espagne, exercèrent leur influence à la cour d'Henri III, du moins dans la mesure où le roi voulait savoir de source sûre ce qui se passait du côté oriental de la Méditerranée. Le *Compendio historial* de Diego Rodríguez de Almela (env. 1426 - env. 1500) recueillit cette activité dans ces termes (que nous traduisons):

[Henri III] voulait tant savoir les choses étranges qu'il envoyait des chevaliers de sa maison non seulement aux rois chrétiens et au prêtre Jean des Indes, mais aussi au grand sultan de Babylone et d'Egypte et au Toboymeque, ce qui veut dire en notre langue castillane Seigneur du Fer, et à Almorate, le grand Turc, et aux rois de Tunis et de Fez et du Maroc et à d'autres grands rois et seigneurs maures, pour avoir des informations sur leurs terres, états et coutumes; à cet effet il fit de grandes dépenses, faisant preuve de générosité, ce qui convient que les grands princes sachent de leurs pairs¹².

Des émissaires d'Henri III étaient présents à la bataille entre Bajazet et Tamerlan; quand ce dernier apprit leur présence, emporté par la joie de la victoire, il les fit raccompagner en Castille par Mohamed al-Kèchî, ambassadeur envoyé au roi castillan. Une fois à la cour, Henri III reçut l'ambassadeur de Tamerlan et les présents que celui-ci lui avait envoyés. En retour, il ordonna qu'une délégation allât auprès du grand seigneur d'Orient. La Relation qui rapporte cette ambassade d'Henri III à Tamerlan constitue le livre qui nous occupe.

4. La Relation de l'Ambassade à Tamerlan

L'ambassade aurait pu aller et revenir sans laisser d'autres traces qu'une mention dans les chroniques de l'époque, mais nous avons eu la chance que ce qui se passa pendant le voyage des ambassadeurs soit écrit dans une Relation qui, sous forme de

12. Diego RODRÍGUEZ DE ALMELA, *Compendio historial de las Crónicas de España*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Madrid, p. 721 (achevé en 1491).

livre, obtint une certaine diffusion, car on en conserve au moins deux manuscrits du XV^e siècle, l'un à la Bibliothèque Nationale de Madrid, en provenance de la librairie de Dom Pedro Fernández de Velasco, comte d'Haro, l'autre à la British Library, avec des traits aragonais. La Relation représente une manifestation littéraire enracinée à la cour du roi de Castille, donc écrite dans une ambiance civile et répandue dans les milieux de la noblesse, qui lui vouait une curiosité inépuisable. Il faut donc souligner que les récits d'Orient ne répondent pas à un zèle missionnaire, propre à la religion, mais à la curiosité et à l'intérêt envers les terres lointaines et leurs habitants. L'intention de la Relation écrite fut de réunir un ensemble d'informations qui, dans ce cas précis, ne provenaient pas de sources écrites, soumises à des critères de crédibilité, mais des ambassadeurs eux-mêmes, qui racontaient l'expérience de leur voyage en tant qu'informateurs objectifs et véridiques. Pour cela, l'auteur de la Relation adopta une façon déterminée de raconter, dont l'étude est aussi nécessaire que celle des œuvres littéraires communes.

Il nous faut désormais examiner qui étaient ces ambassadeurs, car ils sont la source de tout ce qui fut versé dans le moule narratif de la Relation. Henri III eut du bons sens lors du choix des émissaires. Les élus furent Frère Alfonso Páez de Santa María, docteur en théologie, Ruy González de Clavijo, chevalier de la cour et de la Maison Royale, Gómez de Salazar, de la garde du roi, et quelques autres: ils devaient accompagner Mohamed al-Kèchî, l'ambassadeur de Tamerlan, là où se trouvaient le grand seigneur asiatique, nommé Timour Beg (ou Tamerlan) et sa cour, pour lui remettre les lettres du roi castillan et un présent qui devait correspondre à ceux que Tamerlan lui avait envoyés. Au début du livre, que devint plus tard ce récit, on peut lire: «parce que cette ambassade est ardue et qu'elle doit se faire sur des terres lointaines, il est nécessaire de porter par écrit la description des endroits et des pays visités par les ambassadeurs, ainsi que la relation de tout ce qui leur arriva, le plus véridiquement et le plus complètement possible, afin que ceci ne tombe pas dans l'oubli» (84.10). Voici une déclaration substantielle: l'ambassade fut une entreprise *ardue* (osée et périlleuse) et alla au-delà des lieux habituellement connus, jusqu'au bout du monde. Alors il est nécessaire de connaître, grâce à une Relation convenable, ce que les voyageurs virent et ce qui leur arriva. Une double tâche se manifeste donc: d'une part elle est politique, propre à l'ambassade entre Henri III et Tamerlan; d'autre part

elle est littéraire, à savoir le récit du voyage qui met en évidence l'effort fourni par les voyageurs pour mener à bien le dessein royal. C'est dans la Relation que nous trouvons l'intention de l'humanisme rénovateur auquel nous faisions allusion plus haut. Observons que dans le paragraphe initial du livre figure cette déclaration, suivie de la formule ecclésiastique si habituelle au début de n'importe quel livre du Moyen Age.

Ainsi, le livre commence après cette déclaration. Nous devons maintenant mettre en relief la modernité substantielle de l'œuvre: les voyageurs remplirent la tâche qu'on leur avait confiée sans se vanter de quoi que ce soit, dans un récit rigoureux et discret: ils ne craignaient pas les légendes surnaturelles. Ils allèrent à la rencontre d'autres hommes, et s'il est vrai que d'autres voyageurs étaient déjà allés au domaine de Tamerlan, ils le firent eux aussi, surmontant les fatigues et les maladies, parfois mourant dans cet effort, comme il arriva à Gómez de Salazar et à d'autres. Ensuite, ils racontèrent minutieusement ce qu'ils avaient vu et ajoutèrent, en précisant leurs sources, ce que d'autres leur avaient raconté. Dans ce sens, il faut prendre en considération que les voyageurs étaient des hommes de leur temps, enclins à la crédulité et ouverts au merveilleux — au cas où leurs informateurs le leur indiquaient ainsi; à Constantinople, en voyant la basilique de Sainte-Sophie, ils admirèrent des peintures religieuses réputées naturelles: «cette représentation n'a pas été gravée, ni dessinée, ni peinte, mais provient de la pierre elle-même où l'on voit très clairement que ce sont les veines et le grain de celle-ci qui l'ont formée» (120.7). La crédibilité des voyageurs est sauvegardée, car ils emploient «on disait que...», mais ils manifestent leur étonnement devant la beauté particulière de l'art byzantin: «[la peinture] semble d'autant plus merveilleuse qu'il s'agit d'un signe spirituel que Dieu nous fait ici» (120.17). Ainsi ils mentionnèrent les reliques et les légendes, comme celle de l'image du santon maure qui annonça à Tabriz qu'un arbre sec reverdirait quand les chrétiens s'empareraient de la ville: «L'auteur de cette prédiction était décédé il y avait peu de temps et on dit qu'il prédit beaucoup d'autres choses» (166.11). A propos de la foi religieuse des Grecs de Trébizonde, le narrateur écrit: «Ils pensent que ces histoires, et d'autres, sont vraies, mais ce sont des gens pieux qui prient beaucoup.» (141.3).

De cette manière ils s'informent et, en écrivant le récit, ils ont aussi le soin de préciser à quelle heure se passe un fait (à l'aube, à l'heure de prime, tierce, none, vêpres, de messes, des Ave

Marie, à deux, trois heures de la nuit, etc.), et les mesures (doigts, palmes, mains, traits d'arbalète, lieues, milles, etc.). L'organisation du récit obéit à des schémas déterminés: les voyageurs décrivent les curiosités naturelles, les mers et les terres, mais aussi les villes et villages, les campements et «ordos»; ils se renseignent sur les nouvelles et posent des questions sur ce qu'ils voient. La Relation de l'ambassade contient ce qui est propre aux livres de voyages; avec des moyens encore élémentaires, le narrateur s'efforce de raconter ce dont il se souvient et il revit alors le présent de l'action en racontant l'expérience vécue pendant le voyage.

5. Itinéraire du voyage

Accompagnons les voyageurs pendant leur long chemin; nous le ferons de façon discrète pour ne pas nous fatiguer, comme ils le firent. Pour commencer, voici leur itinéraire avec les dates respectives et les lieux par où ils passèrent: ils mirent trois ans, depuis le 21 mai 1403, date à laquelle ils embarquèrent au Port de Santa María, près de Cadix, jusqu'au 24 mars 1406, date du retour devant le roi de Castille, Henri III.

L'itinéraire suivi figure ci-dessous avec les données précises:

Voyage aller

1403

21 mai	Port de Santa María (85.2)
25 mai	Málaga (85.16)
5 juin	Ibiza (85.46)
16 juin	Majorque (87.8)
27 juin-13 juillet	Gaète (87.33)
5-30 août	Rhodes (96.5)
17-30 septembre	Chio (100.32)
6 octobre	Mytilène (102.5)
24 octobre	Péra (109.1)
28 oct.-13 novembre	Constantinople (109.8-129.11)
22 novembre	Retour à Péra pour y passer l'hiver (133.32)

1404

25 mars	Départ de Péra (134.30)
11 avril	Trébizonde (137.20)
4 mai	Erzindjan (146.14)
20 mai	Erzeroum (156.22)
5 juin	Khoy (161.44)
11 juin	Tabriz (106.9)
26 juin	Soultaniyè (167.38)
6 juillet	Téhéran (173.18)
13 août	Andkhoui (190.1)
21 août	Traversée du fleuve Amou-Darya (192.21)
28 août	Kech (199.8)
8 sept.-21 novembre	Samarkand (207.1)

Voyage retour

21 novembre	Départ de Samarkand (267.12)
10 décembre	Traversée du fleuve Amou-Darya (267.33)

1405

5 janvier	Djadjarm (268.39)
13 février	Soultaniyè (272.4)
28 février-22 août	Tabriz (272.25)
1 ^{er} septembre	Alachkert (287.15)
17 septembre	Trébizonde (290.13)
22 octobre	Péra (290.20)
17 novembre	Chio (291.5)
31 novembre	Sicile (291.8)
2-11 décembre	Gaète (292.2)

1406

3 janvier-1 ^{er} février	Gênes (292.8)
1 ^{er} mars	Sanlúcar (292.18)
24 mars	Alcalá de Henares (292.20)

Il y a deux parties différentes dans ce parcours: la voie maritime du Port de Santa María, près de Cadix, jusqu'à Trébizonde, aux confins de la Mer Noire; et la voie terrestre, de Trébizonde à Samarkand. Cela est également valable pour le voyage de retour.

En suivant la voie de la mer, les émissaires du roi castillan utilisèrent des navires de transport habituels et propres au commerce, gouvernés surtout par des Génois et des Vénitiens. Le voyage commença dans la caraque (navire marchand à voile, de haut bord et de grand tonnage) de Micer Julián Centurio (85.6), et pendant le trajet ils durent se soumettre aux aléas d'une telle navigation: à Málaga ils firent halte pendant plusieurs jours «parce que le patron, Micer Julio, devait faire décharger des jarres d'huile et des marchandises» (85.17). A Ibiza «le patron fit débarquer une partie des marchandises [...] et charger du sel» (85.46). A Rhodes, ils affrétèrent un navire pour aller à Chio. «Le patron en était un Génois du nom de Micer Leonardo Gentil» (99.25). A Chio, ils affrétèrent «un petit navire castillan, dont le patron était un Génois du nom de Micer Loqueia Danintra» (100.47). Ils continuèrent à naviguer par la Mer Noire avec des Italiens, car à Péra ils avaient affréter une galiote de dix-neuf bancs (la galiote est une petite galère à voile et à rames, dans ce cas dix-neuf par bande). Le narrateur dit qu'elle «avait comme patrons Micer Nicola Pisano et Micer Lorencio, deux Vénitiens» (134.25).

Jusqu'à Trébizonde, les ambassadeurs passèrent par des endroits relativement connus des commerçants européens, surtout des Italiens de Venise et Gênes. Ils virent défiler successivement Málaga, Ibiza, Gaète, les volcans et les îles du sud de l'Italie, Rhodes, les îles grecques et finalement Constantinople, pour ne citer que quelques-uns de ces lieux. Cette dernière ville fut une étape importante: devant hiverner dans la capitale de l'Empire byzantin, les voyageurs saisirent l'occasion pour la visiter attentivement. L'impression de grandeur décadente qui se dégage de ces pages est surprenante: nous voilà devant un grand document de l'histoire de la culture de l'Europe orientale. Nous pouvons connaître, de pair avec les voyageurs, les grands temples tels que celui de Sainte-Sophie, les monastères, les bâtiments civils, les terrains de sport «où l'on fait des jeux et des courses» (115.6). Absolument tout est contemplé et décrit minutieusement: bâtiments, mosaïques, autels, reliques, etc. Il en est de même à Trébizonde, dernière halte en Byzance.

A partir de Trébizonde, l'itinéraire devint beaucoup plus difficile: là-bas les ambassadeurs durent se procurer «les chevaux et les provisions nécessaires à la poursuite de [leur] voyage par terre» (141.7), avec eux allait «un guide envoyé par l'empereur» (143.2) qui bientôt les abandonna. Grâce à la seule compagnie de

Mohamed al-Kèchî, ambassadeur de Tamerlan, ils purent résoudre les nombreux problèmes qu'ils rencontraient, surtout ceux liés au transport des présents du roi, et arrivèrent finalement à destination.

Toutefois, dans ces terres éloignées de l'organisation territoriale de Tamerlan, la difficulté majeure venait des seigneurs locaux, tant et si bien que les ambassadeurs durent négocier avec eux afin de continuer leur chemin. Ils réussirent à protéger les bagages contenant les cadeaux d'Henri III à Tamerlan, mais ces présents se virent tout de même réduits par les tributs exigés lors du passage des douanes, surtout dans les régions montagneuses.

Au-delà de Trébizonde s'étendent des terres inconnues. Le narrateur a le soin de décrire la disposition géographique qui lui semble imposante, soit par la hauteur des montagnes, soit par la grandiose étendue des déserts, tout en passant par des froidures et des chaleurs extrêmes. Le narrateur réussit à nous communiquer avec précision l'impression que lui produisaient les divers lieux: c'est un paysage à peine décrit mais que l'on perçoit d'une manière effective. Ainsi, pour traverser les monts de l'Arménie, «ils durent suivre un rude chemin dans les montagnes, au milieu d'une neige abondante et de torrents» (143.19), ou bien les steppes de Khorassan, «terre [...] très chaude et très plate» (191.29). Parallèlement aux caractéristiques des régions, il décrit les villes visitées, traduisant leurs noms en castillan: Arcinga, Aceron, Huy, Turis, Soltania, Anchoy, Quix, etc. Tel un guide touristique, il les décrit, ayant recours à son talent d'observateur, dans les normes d'une rhétorique qui discipline la perception des données et qui les ordonne. A mon avis, un bon exemple est celui d'Arcinga (Erzindjan) (150.39):

La ville d'Erzindjan est située dans une plaine, près d'un fleuve appelé Euphrate, qui est un des fleuves qui sortent du Paradis. Les cimes des hautes montagnes qui encerclent cette plaine étaient couvertes de neige, alors que leurs flancs, plus bas, n'en portaient pas. Il y a dans cette région beaucoup de villages, avec des vignobles et des jardins; on voit dans la plaine de belles plantations de blé, de vignes, de potagers et d'arbres fruitiers. La cité, qui fut construite par les Arméniens, n'est pas très grande. Son enceinte et ses tours sont de pierre; sur plusieurs points de la muraille on trouve des croix, en pierre également. Les maisons possèdent toutes des terrasses où circulent les habitants, comme si c'étaient des rues. Elle est très peuplée. Il y a beaucoup de rues et d'allées avec des

boutiques dans la partie intra-muros; elle est prospère et riche en marchandises. Il y a de nombreuses et belles mosquées, ainsi que des fontaines. Une importante partie de sa population est composée de chrétiens arméniens et grecs.

Voilà une page devant laquelle notre maître Azorín serait tombé en extase, pleine de charme pittoresque et avec la note sociale de la cohabitation des religions qui était la norme de la politique de Tamerlan, lequel gouvernait ces terres par l'intermédiaire d'un seigneur tchaghatay.

En ce qui concerne les autres villes, ce sont les nouveautés orientales qui fournissent la note pittoresque: ainsi, sur leur chemin ils rencontrent des *caravanes*: «Ce nom de *caravane* leur est donné ici, comme nous, nous disons troupeaux de bêtes» (170.9); l'endroit où les caravanes s'arrêtent pour le repos ou pour s'approvisionner s'appelle *caravansérail* (ou *caravasar*): «une sorte de vaste hôtellerie que l'on appelle *caravansérail*, où se trouvent aussi des Tchaghatay qui gardaient du bétail et des chameaux appartenant à Timour Beg» (188.29).

Parfois la surprise macabre provient du témoignage de la terrible armée de Tamerlan qui, sur sa marche triomphale, laisse derrière elle des tours érigées avec les têtes des ennemis du seigneur: «Les habitants de Damgham disent que la nuit on voit aux sommets de ces tours comme des flammes de chandelle» (177.7). Parfois l'impression du merveilleux provient des animaux exotiques qu'ils rencontrent sur leur chemin, comme les girafes et les éléphants. Voici la première description de la girafe dans la littérature espagnole (163.5):

Cet animal est constitué de la manière suivante: il y a un corps grand comme celui d'un cheval, un cou très long et les pattes de devant plus hautes que celles de derrière. Son pied ressemble à celui du bœuf et il est fendu pareillement. Depuis le sabot de la patte avant jusqu'au sommet du dos il pouvait mesurer 16 palmes, et depuis les côtes jusqu'à la tête encore 16. Lorsqu'il voulait lever son cou, celui-ci se dressait si haut que c'en était stupéfiant. Son cou est fin comme celui du cerf. Ses pattes de devant sont si longues par rapport aux pattes arrière, qu'un homme distrait pourrait penser que l'animal est assis. Sa croupe est inclinée vers le bas comme chez le buffle, son ventre est blanc et son corps est de couleur dorée et rayé de longues bandes blanches. Sa face ressemble à celle du cerf, son cou est haut et mince, les yeux sont ronds et très grands, et ses oreilles ressemblent à celles du cheval. A côté des oreilles se

dressent deux petites cornes arrondies couvertes de peau, semblables à celles du cerf quand elles commencent à pousser. Son cou, très long, est extensible, à tel point que l'animal peut atteindre, s'il le veut, de la nourriture par-dessus un grand mur de 5 à 6 *tapias* [barrière de terre tassée] de haut. Il peut brouter ainsi les feuilles qui poussent sur les arbres élevés. Il en mangeait une si grande quantité, que nous n'avions jamais vu cela et nous en étions émerveillés.

Le procédé descriptif est encore élémentaire. Le narrateur a recours aux mots castillans les plus proches et utilise la comparaison avec les animaux de l'entourage du lecteur; ces *comme* sont des ponts qui vont de l'animal extraordinaire vers ceux qui sont connus du lecteur espagnol: *bœuf*, *cerf*, *cheval*, et des termes moins communs tels que *buffle*. L'effet évocateur est convaincant, et l'animal exotique pénètre pour la première fois dans la nature, du moins littéraire, de la langue castillane.

A partir d'Erzindjan, tout alla beaucoup mieux. Les montagnes de Khoy étaient loin derrière eux, et ils arrivaient en des terres chaudes. L'expédition changeait souvent les chevaux et poursuivait son chemin: «Cette région est plus plate que celle que nous venions de parcourir, elle est aussi très chaude» (166.41). «Nous repartîmes au crépuscule afin de cheminer pendant la nuit, car on ne peut pas le faire pendant le jour, à cause de la chaleur trop forte et de la présence de nombreux taons qui tuent les bêtes et les hommes» (167.1). Entraînés à un rythme infernal dans le tourbillon du voyage par l'émissaire du grand seigneur, changeant souvent de monture, ils traversèrent des plaines, des montagnes, des fleuves, et se lancèrent à travers les chemins bien aménagés de l'empire de Tamerlan (179.34):

Ce n'est pas seulement sur cette route qu'il existe ces relais avec leurs chevaux, mais dans toutes les contrées de l'empire, ce qui permet à Timour Beg de recevoir ou d'envoyer des messages en un minimum de temps sur tous ses territoires. Ses messagers vont à toute allure pour le satisfaire, car il dit que celui qui chevauche vers lui porteur d'une nouvelle, en tuant sous lui deux chevaux pour franchir cinquante lieues en un jour et une nuit, lui est plus utile que celui qui fait le même parcours en trois jours.

Le narrateur, homme mesuré, ne peut pas se contenir et écrit: «En vérité on ne le croirait pas si on ne le voyait pas: ces maudits chevauchent nuit et jour...» (179.48).

De cette manière le voyage continua rapidement, et là où ils passaient, on leur fournissait une nourriture abondante, tous les chevaux dont ils avaient besoin et même des cadeaux.

La traversée du fleuve Amou-Darya fut l'indice que le chemin arrivait à sa fin. Là commençait véritablement la cour résidentielle de Samarkand. Un autre émissaire de Tamerlan se joignit à eux et leur demanda «comment [ils s'étaient] portés pendant le voyage, s'ils avaient été bien traités et s'ils arrivaient] en bonne forme» (196.5). La terre était riche, abondante et bien soignée, ainsi le constate le narrateur aux alentours de Kech (199.9):

Elle est parcourue par de nombreux ruisseaux et des canaux. Elle est entourée par des jardins et des fermes. Près d'elle s'étendent des bourgs sur le sol plat qui l'environne. Cette contrée, riche en eaux et en prairies, est très peuplée. Elle est jolie en été. Les terres de la plaine possèdent beaucoup de champs de blé, de vignes, de cultures de coton, de melons, ainsi que des vergers.

En traversant cette région, telle un verger fertile et continu parsemé de belles maisons et de mosquées, ils arrivèrent à un palais entouré d'un grand bois. Dans son jardin plein de cerfs et de faisans, sur un pré proche d'une rivière, on leur installa une tente afin qu'ils se reposent. Samarkand était toute proche, et là les attendait le Grand Tamerlan.

6. L'ambassade devant Tamerlan

Les ambassadeurs se reposèrent dans ce paisible endroit pendant huit jours, et le 8 septembre deux chevaliers du seigneur se présentèrent dans la tente, avec des porteurs qui emportèrent les présents du roi de Castille. Les ambassadeurs, prêts à mener à bien leur tâche diplomatique, allèrent au grand verger où Tamerlan tenait sa cour en plein air, dans les jardins. Avec eux, Mohamed al-Kèchî, l'émissaire du seigneur envoyé à Henri III, et «ceux qui le voyaient se mettaient à rire à cause de ses vêtements castillans qu'il avait gardés sur lui» (207.30).

Suivant le protocole des grandes cérémonies orientales, ils se présentèrent devant le grand seigneur d'Asie, et le narrateur nous raconte la remise des lettres (210.4):

Timour Beg se trouvait sous une sorte de porche placé devant la porte d'entrée d'un beau palais. Il était installé sur une estrade plate posée sur le sol; devant lui il y avait un bassin où

flottaient des pommes rouges et d'où jaillissait un filet d'eau vers le ciel. Il était adossé à des coussins de soie brochée et s'appuyait du coude sur des coussinets ronds. Il était vêtu d'une robe unie en soie, sans ornement, et portait sur la tête un chapeau blanc de forme haute, orné à son sommet d'un rubis accompagné de pierreries et d'une perle.

Ce récit constitue un document inestimable pour connaître la cour de Tamerlan ainsi que ce qui est aujourd'hui l'Ouzbékistan. Notre Relation est une source historique de premier ordre pour la connaissance de la région à cette époque-là. Mais le récit de la cérémonie continue: après de multiples réverences, les ambassadeurs s'approchèrent de Tamerlan, «car il voulait [les] dévisager et sa vue n'était plus très bonne; il était d'un grand âge et ses paupières lui retombaient sur les yeux» (210.12). En effet, à l'époque le seigneur avait près de soixante-dix ans.

Tamerlan demanda des informations sur le roi de Castille et il entendit le récit de son ambassadeur. Cela fait, tout en se retournant vers les gens de sa cour, gens de haut rang et appartenant à une lignée d'empereurs, il leur dit (210.35):

Voici les ambassadeurs que m'adresse mon fils, le roi d'Espagne, qui est le plus grand roi des Francs, lesquels vivent au bout du monde et forment de nombreux peuples, c'est la vérité, et je veux donner ma bénédiction à mon fils le roi. [...] Il aurait suffi que votre roi m'envoyât vos personnes avec sa lettre, sans me donner des présents, car j'ai été si content de recevoir de ses nouvelles et de savoir comment il allait, que mon plaisir aurait tenu lieu de cadeau.

Ce sont là les mots transcrits par le narrateur avec le même soin qu'un journaliste le ferait de nos jours, et après lesquels Tamerlan convint de s'entretenir avec Frère Alfonso Páez de Santa María, le docteur en théologie, pour lire et connaître plus attentivement le contenu de la lettre royale. Notons qu'Henri III de Castille est mentionné comme étant «roi d'Espagne», en tant que représentant des «Francs», qui était le nom que les gens d'Orient donnaient de manière générale à ceux d'Occident.

A ce moment, les Castillans — «les ambassadeurs du roi d'Espagne» (211.10), répète-t-il — offrirent leurs présents, qui consistaient en tapis, tissus précieux, argenterie ouvragée et faucons gerfauts. Tout cela fut si apprécié par Tamerlan, qu'il les fit s'asseoir avec ostentation très près de lui, et même au-dessus de l'Ambassadeur de Cathay (Chine). Ensuite commencèrent les

fêtes fastueuses auxquelles les ambassadeurs furent invités, et qu'ils nous décrivent en détail dans des pages d'une grande valeur documentaire.

Telle fut l'ambassade, considérée comme une mission diplomatique et confirmée, en outre, par les histoires de Tamerlan. En effet, l'une de ces histoires, intitulée *Zafar-namid*, de Saraf al-Din Ali Yazdi, écrite en persan et qui provient d'une œuvre commandée par Tamerlan lui-même, nous raconte que: «Il y reçut un Ambassadeur de la part d'un des grands Souverains de l'Europe, qui lui présenta quantité de pièces curieuses, et de presens magnifiques et précieux; il y avoit entre autres choses des Tapisseries dans les broderies desquelles les Européens avoient tracé des portraits d'une grande finesse¹³». Cette ambassade aurait bien pu être l'espagnole puisque, un peu plus tard, on mentionne la présence des ambassadeurs de l'Egypte, de l'Espagne, des Indes, etc., que Tamerlan avait reçus ces jours-là.

7. Le retour en Castille

Le voyage du retour fut plus hasardeux que celui de l'aller. Ils quittèrent Samarkand le 21 novembre 1404, quand les événements politiques se précipitaient. Le narrateur raconte le retour très brièvement, car il avait déjà décrit en détail les lieux lors du voyage d'aller. Leur chemin jusqu'à Tabriz fut frappé par de violentes tempêtes de neige, et ils y restèrent pendant près de six mois. La nouvelle de la mort de Tamerlan se répandit très vite et causa de graves problèmes aux ambassadeurs, qui furent immobilisés. Finalement, ils continuèrent leur voyage à travers l'Arménie et, non sans peine, ils arrivèrent à Trébizonde, où ils empruntèrent la voie maritime commerciale, ce qui leur permit d'arriver à Sanlúcar le 1^{er} mars 1406. Le 24 mars de la même année, les ambassadeurs se présentaient enfin devant le Roi de Castille à Alcalá de Henares et lui rendaient compte de leur mission diplomatique.

Le résultat effectif d'un si long voyage fut très limité. Tamerlan mort, son empire se défit et cessa d'être une force politique pour les royaumes chrétiens d'Occident. Mais il restait la mémoire de

13. Pétis DE LA CROIX, *L'Histoire de Timur-Bec, connu sous le nom du Grand Tamerlan*, Paris, 1722, livre VI, chap. XXIV, vol. IV, p. 178-79.

l'effort des voyageurs et la grande richesse des nouvelles et récits qu'ils rapportaient d'Orient. Heureusement pour l'histoire des livres de voyages, cette fois-ci ce trésor littéraire ne se perdit pas, mais il resta dans la Relation que je commente ici. A propos de l'effet de l'expédition, on peut lire dans une *Histoire d'Henri III* de Gil González Dávila: «et en rendant compte largement de tout, [la relation des ambassadeurs] causa admiration: tel fut l'effet le plus substantiel qui résulta de ce voyage lointain, et les ambassadeurs méritèrent une grande vénération de la part des autres vassaux, à cause de tout ce qu'ils avaient vu, souffert et vaincu dans ces terres barbares¹⁴».

8. L'auteur du récit

Si nous accordons à la Relation de l'ambassade une condition littéraire, nous devons nous poser la question commune à toutes les œuvres littéraires, à savoir qui en a été l'auteur ou, si cela n'est pas possible, comment l'écriture de l'œuvre a pu se réaliser. La tradition nous amène à penser que González de Clavijo en fut l'auteur; dans les *Annales de Alcalá de Henares* manuscrits, on dit que le chambellan du roi «revint à cette ville pour lui rendre compte du progrès de son long voyage¹⁵». On peut lire quelque chose de similaire dans la précieuse édition du manuscrit faite par Gonzalo Argote de Molina dans les presses sévillanes de Andrea Pescione (1582), dans laquelle il propose Ruy González de Clavijo comme auteur de l'œuvre. Dans sa dédicace, il écrit: «j'ai tiré au jour cet itinéraire, écrit par Ruy Gonçález de Clavijo, dont l'original est tombé entre mes mains», et ensuite, dans le Discours qui précède le texte, il répète que sa tâche est de raconter ce qui arriva à González de Clavijo «dans ce livre qu'il écrivit de sa propre main¹⁶». Il est fort probable que le manuscrit publié par Argote ne soit pas l'original, mais qu'il ne soit qu'une

14. Gil GONZÁLEZ DÁVILA, *Historia de la vida y hechos del rey don Henrique tercero de Castilla*, Madrid: Francisco Martínez, 1638, p. 178.

15. *Annales de Alcalá de Henares*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Madrid, p. 423.

16. *Historia del Gran Tamorlán e Itinerario y enarración del viage de la Embaxada que Ruy Gonçales de Clavijo le hizo por mandado del muy poderoso Señor rey Don Henrique el tercero de Castilla*, Sevilla: Andrea Pescioni, 1582, dédicace à Antonio Pérez, texte publié dans mon édition, p. 252.

copie parmi tant d'autres. Toutefois, cette proposition s'imposa et dans la plupart des copies et des éditions González de Clavijo figure comme auteur de l'œuvre.

Mais on ne peut pas résoudre la question si facilement: le caractère même de l'œuvre nous oblige à penser que la rédaction du livre fut une tâche complexe. A la base, il y aurait eu un *itinéraire*, ce vers quoi Argote nous oriente, en appelant ainsi l'œuvre dans le titre de son édition. Pendant cet itinéraire les événements quotidiens du voyage auraient été notés, et cela nous amène à un autre système de communication: le journal. En fait, très fréquemment des secrétaires accompagnaient les gens de haut rang durant leurs déplacements. J'ai un exemple de cette coutume dans un parallèle entre le récit d'un voyage, réalisé en 1410 par l'Infant Dom Ferdinand, dans la *Chronique de Jean II* et l'*Ambassade*, où l'on observe le même modèle narratif du journal. D'autre part, pendant les voyages commerciaux maritimes, dans chaque navire il y avait un greffier pour tenir les comptes du mouvement des marchandises, tel qu'Alphonse X l'avait institué dans ses *Partidas*: «En outre, nous disons qu'ils doivent emmener avec eux un greffier qui sache bien écrire et lire, et celui-ci doit consigner dans un cahier toute chose que chacun apporte dans le navire, sa quantité et sa nature; et ce cahier a une force telle sur tout ce qui y est écrit qu'il doit être considéré comme charte ou autre écriture faite par un écrivain public.» (V, 9, 1).

Parmi les membres du cortège, un greffier de cette espèce aurait bien pu noter dans des cahiers les faits de chaque journée, les mouvements du navire et les journées terrestres, ainsi que les données élémentaires de ce qu'il voyaient, soit quotidiennement quand ils voyageaient, soit en décrivant les lieux d'intérêt qui leur servaient de halte, tels que Constantinople ou Samarkand. Il faut aussi tenir compte des relations de voyages antérieures, aussi bien arabes que chrétiennes, comme celle de Frère Jean de Plan Carpin (1245), l'un des premiers disciples de Saint François d'Assise; ou de l'itinéraire d'un autre franciscain, Frère Guillaume de Rubrouck, ou Rubruquis, (vers 1253); et évidemment du livre du récit — fort répandu — de Marco Polo (entre 1271 et 1295), pour en citer quelques-uns parmi tant d'autres. Dans ce même genre, bien que nous ne sachions pas dans quelle mesure il était connu des Espagnols, notre narrateur est un voyageur méticuleux (plus encore que Marco Polo et les autres),

systématique dans ses observations et d'une nature curieuse. Nous ne savons pas qui fut celui qui trouva la clé de l'organisation de données si diverses; le livre de voyages obéit à une poétique, tout comme les autres genres, mais dans ce cas le critère de rédaction se refait et, par moments, s'improvise et s'accommode aux différentes circonstances du récit. J'ai proposé Frère Alonso Páez de Santa María, de l'Ordre des Prédicateurs, comme étant celui qui réunit le plus de conditions pour assembler dans une relation des données si diverses¹⁷.

Sans doute, celui qui rédigea la Relation le fit-il à partir du journal de voyage auquel nous avons fait allusion. Il faut aussi tenir compte des autres expéditionnaires qui, dans la chambre du roi, auraient pu aider à l'élaboration du livre, dans un travail que nous appellerions aujourd'hui «d'équipe». La rédaction met en évidence un style propre au récit historique et est faite de manière très ordonnée, suivant un système établi pour la coordination des données. Le résultat fut le premier grand document de la diplomatie espagnole et, en même temps, un grand livre de voyages.

9. *Les frontières de l'Inde et de Cathay*

Nous avons donc donné quelques indications générales sur le contenu de la Relation, normalement connue sous le nom d'*Ambassade à Tamerlan*. J'ai situé l'œuvre en donnant une idée sommaire de son contenu et de ses intentions, et j'ai également signalé les questions posées par son inclusion dans l'histoire littéraire. Bien que ma tâche ait été brève, je crois que l'importance de cette relation a été mise en relief: c'est l'un des livres les plus significatifs de la littérature européenne de voyages du Moyen Age, tout comme le *Livre de Marco Polo* de la littérature italienne: il possède suffisamment de mérites pour atteindre la valeur de celui-ci en ce qui concerne la curiosité de ses données. Il est vrai que sa diffusion fut limitée, si on la compare avec celle du livre de Polo, mais en revanche il mérita d'être copié au-delà des limites de la Chancellerie Royale et il fut lu par la noblesse castillane. De là, il passa au royaume

17. Voir mon article «Procedimientos narrativos en la *Embajada a Tamorlán*», *El Crotalón, Anuario de Filología Española*, 1 (1984), p. 129-46.

d’Aragon où l’on en conserve un manuscrit avec des traits du dialecte aragonais¹⁸, preuve que c’était un document d’intérêt pour la politique méditerranéenne. Aussi fut-il imprimé à Séville à l’époque de Philippe II (1582), dans une édition remarquable, l’une des plus importantes à cause de sa valeur philologique peu commune pour son temps. Au XVIII^e siècle (1782), il obtint une nouvelle édition parmi les chroniques publiées par Antonio de Sancha, qui fit preuve d’un incontestable zèle bibliographique pour son époque.

La Relation de l’ambassade à Tamerlan constitue ainsi une source d’informations utile et digne de foi. L’auteur, quel qu’il soit, savait en connaissance de cause que l’empire de Tamerlan était limitrophe des Indes et du convoitée Cathay ou Chine, où se trouvait la source du grand commerce des épices et de la soie, ainsi que d’autres objets de grande richesse et valeur économique. Pour ne citer qu’un exemple, les ambassadeurs rencontraient à Samarkand des gens d’origine diverse et qui apportaient les produits de leurs pays: Turcs, Arabes, Arméniens chrétiens, Grecs catholiques, nestoriens et jacobins, Russes, Tartares; et sur les marchés l’on pouvait trouver aussi (257.25):

du Cathay des tissus en soie, qui sont les meilleurs dans cette partie du monde, en particulier les satins bruts. Du Cathay arrivent aussi du musc, que l’on trouve seulement là, des rubis et des diamants, qui sont abondants en ces régions qui les produisent, des perles, de la rhubarbe et d’autres épices. [...] L’Inde envoie à Samarkand des épices fines qui sont les meilleures de cette catégorie, ainsi que des noix muscades, des clous de girofle, du macis, de la fleur de la cannelle, du gingembre, de la cinnamome et du «magna», et d’autres espèces encore qu’on ne trouve pas sur le marché d’Alexandrie.

Toujours à Samarkand, les ambassadeurs rencontrèrent des chameliers qui venaient de Khan-Balik (Pékin), et «qui [leur] racontèrent des merveilles sur la puissance et les terres que possédait l’empereur de Cathay» (258.41). Ces récits purent être lus pendant le XV^e siècle et nourrir ainsi les illusions de ceux qui prônaient de nouvelles routes possibles vers l’Inde et Cathay. Si

18. Voir mon article «Sobre el manuscrito aragonés de la *Embajada a Tamorlán* del British Museum», *Archivo de Filología Aragonesa*, 19-20 (1956-1957), p. 121-25.

les hommes de l'ambassade d'Henri III étaient arrivés jusqu'aux limites de ces empires, d'autres pouvaient alors essayer de les atteindre par la voie inverse de la mer. Celle-ci fut l'intention première de Colomb, qui cherchait obstinément ce qui n'était pas là: au lendemain de la découverte, le 13 octobre, il écrivit dans son journal, face à l'île de Guanahani: «Cependant, je ne veux pas m'attarder davantage, et je préfère voir si je peux trouver l'île de Cipangu¹⁹». Ce qui s'étendait près de ses navires n'était pas la Chine ni Cathay ni la terre du Grand Khan, mais plutôt l'Amérique. Presque un siècle avant cela, une partie de l'Asie avait été parcourue, du moins jusqu'à Samarkand, par nos ambassadeurs castillans d'Henri III, qui s'y rendirent et revinrent pour mettre fin à leur ambassade, tout comme je mets fin à ce bref mémoire.

J'espère vous avoir transmis un peu du charme que ce manuscrit médiéval conserve encore, et tout ce que représente le fait d'avoir donné une forme écrite à une aventure de cette espèce. Que ce furent les voyageurs eux-mêmes qui la racontèrent, c'est encore un autre mérite, cette fois-ci littéraire, puisque c'est ainsi que nous est arrivée la relation véridique de ce que ces Castillans firent pour accomplir la tâche que le roi leur avait confiée, avec le même enthousiasme que ceux qui embarquèrent plus tard avec Colomb. Colomb ne put pas se servir de l'*Ambassade à Tamerlan* en tant que source de données, parce que son intention était de voyager en sens inverse. En revanche, le récit vaut comme témoignage de la volonté de connaître l'Orient de la part des hommes de l'Europe, des royaumes d'Espagne et du Portugal, des Italiens, Français et Anglais, quoiqu'avec des motifs divers et à différentes occasions. Ce zèle, signe de modernité, répondait dans chaque cas à des motifs spécifiques (religion, commerce, politique et aussi curiosité), mais dans son ensemble il résidait dans cet «humanisme voyageur» que je voulais mettre en relief. Au début du XV^e siècle (1403-1406), des gens de Castille, l'un des royaumes de l'Espagne, réalisent un extraordinaire voyage d'Alcalá de Henares à Samarkand et, en outre, ils le racontent dans une Relation. Il faut situer ces faits convenablement dans

19. *Œuvres de Christophe Colomb*, p. 27.

une perspective européenne, celle qui pose son regard sur l'Orient et qui se reflète dans les livres de voyages. De plus, l'exploit des voyageurs et son récit en langue castillane sont un précédent proche à l'autre grand événement de 1492, et un antécédent des chroniques écrites pour cette dernière raison.

Francisco LÓPEZ ESTRADA
Universidad Complutense de Madrid

Je tiens à remercier sincèrement Mme Mariela de la Torre d'avoir traduit ce texte en français.